

## Sexe, religion, érudition et politique

En 2004, les questions touchant la cohérence historique des enseignements de l'Église catholique sur le célibat des prêtres et d'autres aspects de la sexualité humaine font à nouveau la manchette. Ces questions étaient tout aussi délicates en 1879, surtout dans un contexte comme celui des commissions scolaires catholiques du Nouveau-Brunswick, où les autorités préféraient que les enfants ne sachent pas que les clercs de paroisse avaient été autorisés à se marier dans l'Angleterre du 10<sup>e</sup> siècle. Les chercheurs en histoire, par contre, étaient résolus à traiter ces questions comme des problèmes de recherche et avaient découvert que « les clercs séculiers... étaient souvent mariés, malgré le sentiment croissant dans l'église occidentale que les clercs ne devaient pas se marier ». Cette remarque plutôt innocente et judicieuse d'Edith Thompson, aux pages 27 et 28 de son *History of England* de 1873 a déclenché un conflit entre les valeurs concurrentes de la doctrine religieuse et de l'érudition historique par-delà les frontières transatlantiques.

J'ai fait la connaissance d'Edith Thompson dans la Macmillan Archive de la British Library, mais ma question la plus brûlante à son sujet a trouvé une réponse dans la collection de microfiches de l'ICMH se trouvant à la Leddy Library de ma propre University of Windsor.

Edith Thompson (1848-1929) était l'une des rares femmes historiennes en Angleterre à cette époque; elle était la fille d'un avocat et petite-fille du chef anti-esclavagiste de Hull, Thomas Perronet Thompson. Son mentor était Edward Augustus Freeman (1823-1892), qui a été professeur d'histoire titulaire d'une chaire de fondation royale à Oxford de 1884 à 1892. Comme moi, Freeman a découvert Thompson en lisant une de ses lettres. Elle était une camarade de classe de sa fille Margaret et les deux jeunes femmes de dix-huit ans entretenaient une correspondance sur les personnages anciens et les historiens modernes. Edith Thompson est par la suite devenue non seulement une amie de la famille Freeman mais une protégée de l'historien. Il préférait travailler avec des jeunes femmes érudites comme Thompson : son ami John Richard Green lui disait souvent en plaisantant qu'il gardait un « harem historique ». Lorsque Macmillan a demandé à Freeman d'être rédacteur en chef d'un cours d'histoire pour les écoles – une série de petits livres sur l'histoire du monde occidental – ce dernier a confié l'histoire importante (et lucrative) de l'Angleterre à Edith Thompson. Son livre s'est plus vendu et a duré plus longtemps que tous les autres livres de la série, y compris le *General Sketch of European History* (1872) écrit par Freeman lui-même. Une édition est parue avec la marque de Henry Holt à New York en 1873 et a été réimprimée plusieurs fois.

Au cours de 1879 – six ans après la publication originale et dix-sept réimpressions de son livre – Thompson, Freeman et Alexander Macmillan ont été confrontés à un problème émanant d'une source improbable, le Canada, sur un point historiquement (et politiquement) sensible, soit le célibat du clergé au Moyen Âge. Les autorités scolaires du Nouveau-Brunswick souhaitaient adopter le livre pour l'utiliser dans les écoles publiques de la province mais s'objectaient au passage susmentionné. Freeman lui a conseillé de ne pas apporter la révision en ajoutant que « si vous devez corriger ceci ou cela uniquement pour accommoder quelque préjugé sectaire absurde, eh bien vous ou quelqu'un d'autre devrez réécrire tout ce que vous avez écrit ». Elle en a convenu et Macmillan aussi – mais que s'est-il passé de l'autre côté de l'océan, au Nouveau-Brunswick?

Même s'il est relativement aisé de trouver le passage en question aux pages 27 et 28 du petit livre, la correspondance de la British Library ne me fournit aucune solution à mon problème. Est-ce que la Macmillan Company, à Londres ou à Toronto, a accédé à la demande afin de fournir le marché du Nouveau-Brunswick? Je pensais qu'il était tout à fait possible que les stéréotypes de l'édition utilisée au Nouveau-Brunswick aient tout de même été altérés.

La plupart des quelque 250 000 copies de *History of England* d'Edith Thompson imprimées avant la fin du dix-neuvième siècle ont depuis longtemps été « usées » par des enfants d'âge scolaire énergiques (dans une école anglaise pour garçons, on demandait « où est mon Edith? ». Peu « d'Edith » ont abouti dans les collections de bibliothèques, encore moins ont survécu jusqu'à aujourd'hui, et les éditions canadiennes doivent évidemment être recherchées chez des bouquinistes canadiens. L'ICMH m'a offert quatre variantes. Les deux premières (ICMH 33962 et 56857) ont été publiées à Toronto par James Campbell and Son en 1878 et en 1879 et leur utilisation était autorisée dans les écoles de l'Ontario. ICMH 56142 est parue en 1880, également à Toronto, chez la Canada Publishing Company. La quatrième copie, ICMH 49055, m'a vivement intéressée et semble avoir été publiée par Macmillan and Company à la fois au « New Brunswick » (aucune ville nommée) et à Londres, selon les dossiers. Cependant, ce n'était pas Macmillan of Canada, mais l'entreprise entièrement distincte de J. et A. McMillan, de Saint-Jean, dont le nom apparaissait à côté de la marque de Macmillan and Company of London. Les complexités se multipliaient au lieu de se régler! L'ICMH m'a facilement permis de vérifier les pages en question, mais comme les étudiants de l'histoire du livre au Canada le reconnaîtront, cet épisode soulève des questions de recherche complexes, dont la possibilité que ces éditions canadiennes aient été imprimées à partir des stéréotypes de New York avec toute révision jugée souhaitable pour ce marché. Ces considérations dépassent toutefois de beaucoup les limites

d'un bref article célébrant l'ICMH.

Il est juste, puisque Freeman et son « harem historique » étaient de fervents défenseurs d'une nouvelle histoire « scientifique » et rigoureusement axée sur les documents, que leur opinion ait prévalu sur les sensibilités des autorités scolaires de Saint-Jean et que le passage sur l'Église médiévale soit intact dans le document 49055 et en fait dans les quatre copies de l'ICMH et dans une copie de 1897 parue à Londres que j'ai en ma possession. Je me demande combien d'étudiants ont remarqué le passage controversé?

Edith Thompson a été mentionnée dans de nombreuses critiques de livres récemment parce qu'elle est identifiée dans *The Meaning of Everything: The Story of the Oxford English Dictionary* (2003), de Simon Winchester, comme une collaboratrice très prolifique, dévouée et compétente mais prenant sa retraite typiquement « victorienne » du Oxford English Dictionary. Les lettres de Thompson à Macmillan et les lettres que Freeman lui adressait (conservées à la University of Hull) donnent l'image plus complète et plus riche d'une écrivaine et d'une chercheuse remarquable. Je me demande également combien d'écolières canadiennes de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle, privées comme elles l'étaient de modèles d'identification féminins dans tant d'aspects de la vie, ont remarqué que leur source d'autorité sur la très importante histoire d'Angleterre s'appelait Edith.

Leslie Howsam, professeur  
Département d'histoire  
University of Windsor